

glais, que l'on considère comme un grand désavantage pour nous, et qui est cause de tant de barbarismes, de solécismes et d'anglicismes chez ceux qui n'étudient point, est cependant l'un des moyens les plus sûrs et les plus puissants de bien apprendre sa propre langue. La traduction faite avec soin, voilà ce que l'on pratique avec raison depuis des siècles pour enrichir la mémoire et former le style.

Mais combien y songent ?

Si l'on compare les hommes qui sont entrés dans les professions libérales, la politique et les lettres depuis vingt ans avec ceux qui les ont précédés et qui sont encore sur la scène, on est frappé des progrès accomplis.

Les discours de nos hommes publics, des avocats et hommes de lettres de ce temps-là, je parle de la généralité, déchirent nos oreilles habituées à quelque chose de plus correct et de plus délicat. L'absence de liaison, les hiatus, les mots impropres, les anglicismes, les fautes de grammaire, les phrases inachevées et enchevêtrées les unes dans les autres d'une manière inextricable, tout cela ne saurait être toléré de nos jours ; chacun doit en prendre son parti. Si on le souffre encore chez nos aînés, en considération de l'habitude, de leur science, de leurs talents, des services rendus, les jeunes doivent s'attendre aux sifflets et aux sarcasmes, s'ils ne font mieux.

Dans un pays comme le nôtre où nous n'avons ni académies, ni instituts, ni lieu de réunion pour les gens instruits de différentes professions, où l'on se rencontre à peine en société à de rares intervalles et toujours dans le même cercle restreint, il faut, je l'avoue, une forte dose de courage et de persévérance pour parvenir à un résultat marqué dans la prononciation du français et même pour saisir le charme du beau langage et l'importance de nous le rendre familier. Il faut un peu voyager ou rencontrer des étrangers de distinction pour nous aiguillonner et exciter notre désir de bien faire.

L'indifférence d'un grand nombre de personnes instruites à ce sujet est un mal contre lequel il faut s'insurger. Quand j'entends des hommes savants et doués du talent de la parole parler de la gloire de nos ancêtres, du *devoir* (devoir), des tempêtes, des fêtes, (prononcés ancêtres, tempêtes, fêtes) ; lorsque je les vois hésiter à faire une liaison qui leur semble prétentieuse et qui est de rigueur, dire : parlér (ent) en vainqueurs, un moi (s) après, marche (r) avec courage, asse (z) aimé ; leur (h)aine, leur (h)auteur, chercher pour chercher, personne pour personne, etc., je ne me puis me défendre de regretter que leur éducation ait été aussi négligée dans les collèges où ils ont fait leurs études, et que ces défauts ne soient pas signalés davantage dans la presse qui est la seule tribune que nous ayons.

Constatons avec joie que la réforme du langage est commencée dans quelques-uns de nos collèges, où les professeurs du reste, venus en grande partie de la France, ont toujours bien parlé : je veux dire le collège de Montréal et celui des Jésuites ; ils ont eu pendant quelques années un excellent professeur d'élocution qui a fait un bien incalculable, M. D'Anglars ; il est retourné en France, et j'ignore s'il a été remplacé. Tous les collèges devraient avoir un bon professeur d'élocution ; le maître est absolument nécessaire. Déjà l'on peut dire, à la prononciation des jeunes gens, s'ils viennent d'un des collèges de la ville ou de la campagne, et la différence n'ira que s'accroissant davantage, si l'on n'y pourvoit de suite.

Il faut encore que les professeurs ne dédaignent point de prendre eux-mêmes des leçons, et qu'ils ne passent aucune faute de prononciation ou de français aux élèves soit en classe, soit en récréation. Il ne suffit point de fortes études ; il faut encore les relever par le charme du langage sans lequel les plus forts arguments et le style le plus fleuri seront toujours froids, fatiguants et sans effet. J'en dirai autant aux parents qui trop souvent ne font aucune attention au parler de leurs enfants.

Ce n'est pas que l'on doive tomber dans l'affectation qui est aussi blâmable que la négligence outrée et plus ridicule encore. Il n'est de mise nulle part de dire, par exemple, la *congrégation*, pas plus que la *congrégation* pour la *congrégation*. Il y a un juste milieu en tout que l'on n'apprendra qu'avec un bon maître qui aura appris non dans les livres, mais dans la bonne compagnie.

Nous avons encore certes beaucoup de chemin à faire pour arriver à la perfection ; mais les succès obtenus sont un gage de ceux que nous ne manquerons point de faire.

Il existe au milieu de nous une bonne école où nous pouvons nous instruire une fois par semaine au moins ; c'est au sermon du dimanche donné à Montréal, et ce sermon se fait toute l'année, excepté durant les mois de juillet et d'août qui sont mois de chômage dans quelques-unes de nos églises paroissiales de Montréal, chômage accordé, dit-on, pour ne point troubler les citoyens au milieu de leurs plaisirs durant la belle saison des pique-nique et des excursions ; c'est une attention très délicate, et qui vaut bien un sermon sans doute.

Maintenant, que l'on ne se méprenne pas. Si je cite nos prédicateurs comme ayant en général une bonne prononciation, je n'entends pas dire que leur débit doit toujours être imité. Sur ce point, je fais mes

réserves et regrette encore davantage l'absence du maître d'élocution dans nos collèges et séminaires.

Mais Paris ne s'est pas fait dans un jour, et il serait déraisonnable d'exiger que tout se fasse à la fois. La palme néanmoins appartiendra aux maisons d'éducation qui prendront les devants.

JEAN —

DE L'INSTRUCTION PRATIQUE

(Suite et fin.)

III

Nous disons qu'il faut la littérature, couronnée par de fortes et sérieuses études philosophiques. Et nous entendons ici ce mot *littérature* dans son acception la plus large, ou plutôt nous irons jusqu'à dire que nous voulons l'étendre à tout ce qui n'est pas du domaine des sciences naturelles ou exactes ; en sorte qu'il embrasse, non-seulement la composition littéraire et l'éloquence, dont l'élève apprendra et appliquera les principes dans sa langue maternelle, mais encore l'étude comparée des divers idiomes, l'étude de l'histoire particulière et universelle, et enfin, comme couronnement et clef de voûte de tout l'édifice, une étude approfondie et la plus pratique possible de la philosophie. Non, mesdames et messieurs, à moins d'appartenir à cette école d'utilitaires dont les vœux semblent ramper au ras du sol, dont les aspirations sont resserrées et comme étouffées dans des bornes si étroites ; à moins d'être prêt à avouer que l'on ne comprend rien à la vraie destinée du jeune homme, à ce qui doit constituer son véritable bonheur, on ne peut point rejeter de l'enseignement ces études qui doivent si puissamment contribuer à développer et fortifier son intelligence, à élargir son cœur, à polir ses manières, à embellir son existence tout entière. Donc, mon jeune ami, vous qui voulez être initié à toutes les nobles connaissances où l'esprit humain puisse aspirer, vous qui voulez vivre de la vie de l'homme raisonnable, et ne prétendez pas vous contenter d'une espèce de félicité toute naturelle, toute matérielle, je dirais, toute animale, vous irez demander les délectations que procure la contemplation du beau idéal à tous ces maîtres de l'art qui en ont orné leurs écrits ; vous irez former et épurer votre goût auprès des Homère, des Sophocle et des Euripide, auprès des Virgile et des Horace, auprès des Fénelon, des Corneille et des Racine, auprès des Shakespeare, des Milton et des Walter Scott. Vous irez apprendre l'art de parler avec conviction, persuasion, chaleur et efficacité aux grandes écoles des Démosthène et des Cicéron, des Chrysostome, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Bossuet, des Berryer et des Edmund Burke. Vous vous souviendrez que l'histoire a été, avec raison, appelée la *grande préceptrice du genre humain* — "magistra vita," dit Cicéron — et vous irez puiser dans son sein tous ces graves et salutaires enseignements dont elle est "un fertile trésor," dont l'étude mirira de bonne heure votre esprit et vous permettra, jeune encore, d'acquiescer cette expérience des choses de la vie qui, autrement, vous viendrait trop tard. Vous apprendrez de l'Aigle de Meaux comment on peut grouper en un faisceau tous les grands événements qui se sont accomplis depuis l'origine des temps, et comment on peut voir la Providence Divine toute sage et toute puissante, planant au-dessus de toutes choses, rétablissant les équilibres rompus, faisant servir au bien général les erreurs mêmes et les fautes, ramenant tout à l'ordre, replaçant tout dans son état normal. Vous irez enfin éclairer votre esprit au flambeau de la philosophie antique, qui ne répand encore qu'une lueur vacillante et douteuse, et vous contemplez avec délices la lumière du plein jour dans l'étude de la philosophie chrétienne des Augustin, des Thomas d'Aquin et des Zigliara. Oui, vous apprendrez toutes ces choses, et par là vous éclairerez, ornerez, embellirez votre intelligence, vous fortifierez votre volonté, vous vous préparerez et vous mettez en réserve pour l'avenir ces délicates et intimes jouissances que la fortune est impuissante à procurer. Vous apprendrez toutes ces choses, dis-je, et par là vous vous rendrez apte à remplir votre rôle social, non-seulement avec profit, mais encore avec agrément pour vous-même et pour les autres.

IV

Mais nous l'avons déjà dit, mesdames et messieurs, et nous le répétons avec assurance et sans hésitation, il ne suffit pas au jeune homme d'être initié à ces connaissances que l'on désigne spécifiquement sous le nom de *classiques* ; il faut qu'il y joigne l'étude des sciences naturelles et exactes. Nous l'avons déjà dit aussi, nous ne sommes pas d'opinion que ces notions scientifiques puissent, à elles seules, constituer un programme d'instruction pratique, mais nous disons qu'elles n'en ont pas moins été, de tout temps et avec raison, considérées comme un supplément nécessaire aux notions littéraires. Et pourquoi s'objecterait-on à l'enseignement des sciences, même dans nos collèges classiques ? Les Mathématiques, la Physique, l'Astronomie, la Géologie, la Minéralogie et toutes les sciences natu-

relles ne contiennent-elles pas, elles aussi, les germes féconds du vrai, du bien et du beau, et l'intelligence humaine doit-elle rester étrangère à toutes ces choses qui sont proprement de son domaine ? Doit-elle se priver de prendre cette nourriture, qui est sienne, n'importe où elle se trouve ? N'est-ce pas une partie essentielle de l'instruction pratique d'enseigner à l'esprit à trouver et à s'adapter le vrai, le bien et le beau, répandus avec profusion dans ce vaste univers, à mesure qu'elle lui en apprendra l'existence par l'étude approfondie des grands maîtres ? La création n'est-elle pas un grand livre ouvert devant nous dont toutes les pages nous livrent les merveilles issues des mains du Tout-Puissant, et, à moins qu'il ne sache lire dans ce livre et ne le comprenne, le jeune homme peut-il prétendre avoir reçu une instruction pratique ?

"And Nature, the old nurse took
The child upon her knee,
Saying : 'Here is a story-book
Thy Father hath written for thee'."

(Tribute to Agassiz.)

disait Longfellow en parlant de son savant ami Agassiz ; et voilà bien aussi ce qui est dit à tout homme qui prétend posséder de l'instruction. Il ne lui suffit pas de pouvoir lire et comprendre les pages imprimées de ses livres, il lui faut encore pouvoir lire et comprendre ces compositions harmonieuses et vivantes, conçues par l'Intelligence suprême, inscrites dans la nature en traits éclatants et dont le Créateur déroule à ses yeux le merveilleux volume. Ah ! je le sais, mesdames et messieurs, il s'est rencontré des hommes, mus par la haine ou par d'autres sentiments encore moins avouables, qui ont crié sur les toits que l'Eglise est l'ennemie-née du progrès scientifique. Pour toucher du doigt la fausseté de cette assertion, il suffit de jeter un regard impartial sur les pages de l'histoire, ancienne et moderne, et l'on voit Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin, Descartes, Cuvier, le P. Secchi, M. René Pasteur et des myriades d'autres savants, également illustres, se lever de toute leur hauteur pour protester contre cette calomnie. Non, l'Eglise de Jésus-Christ n'est pas l'ennemie de la science ; en faits et en paroles, elle ne cesse de s'en proclamer la mère et la protectrice. Elle veut que ses enfants soient initiés à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est beau et bien, sur le terrain scientifique comme dans le domaine littéraire. Oui, telle a été de tout temps sa volonté manifeste et expresse, et aujourd'hui que le courant tend presque exclusivement de ce côté, maintenant que la science a pris un essor jusqu'ici inconnu et s'avance à pas de géant dans la voie des découvertes, l'Eglise ne veut point que ses enfants soient les derniers à suivre ce grand mouvement. Tout au contraire, par la voix de ses vénérables et sages Pontifes, Pie IX et Léon XIII, elle proclame bien haut son désir de voir les catholiques s'appliquer ardemment à l'étude de toutes les sciences, mathématiques, physiques, sociales et naturelles, ne fût-ce que pour être en état de résister aux séductions de la fausse science, pour être à même de la confondre et de faire crouler cet échafaudage, qu'elle semble avoir élevé tout exprès pour escalader le ciel et détrôner le Tout-Puissant lui-même : "Je m'élèverai jusqu'aux cieux, j'exhausserai mon trône par delà les étoiles de Dieu... et je serai semblable au Très-Haut." (Is., xiv, 14). Je dis plus, mesdames et messieurs. Voyant que cette diffusion de la science a été et est encore, pour la société moderne, la source de certains progrès matériels, à ce titre même, l'Eglise n'hésite point à lui prêter son appui et à encourager ses fils à y travailler, eux aussi, à y contribuer de toutes les forces de leur intelligence, sans franchir, néanmoins, les justes bornes de ce domaine qui est circonscrit par les droits inaliénables du Verbe Incarné et de son Infaillible Epouse. Arrière, encore une fois, les calomnieux et leurs odieux mensonges ! L'Eglise n'est point l'ennemie, mais, au contraire, elle est l'amie la plus dévouée et la plus éclairée de tout ce qui constitue le véritable progrès de la société aujourd'hui et demain, comme hier et il y a mille ans. "L'Eglise, disait naguère un orateur célèbre à la Chambre française, l'Eglise ne saurait montrer pour le présent moins de sympathie ni de condescendance maternelle que pour les âges précédents. Car si elle est de tous les siècles par l'immuable vérité de sa doctrine, elle est de chaque siècle par le concours qu'elle lui prête ; et, si elle est de tous les pays par son principe supérieur à toute nationalité, elle est de chaque pays par l'amour qu'elle inspire à ses enfants pour leur patrie terrestre. Voilà pourquoi nulle transformation des sociétés humaines ne saurait l'effrayer, et, pourvu que la justice et la vérité ne perdent aucun de leurs droits, il n'est pas de peuple qu'elle ne soit prête à serrer sur son sein pour l'envelopper de lumière et d'amour." (Mgr Freppel.)

V

Donc, mesdames et messieurs, il ne saurait y avoir aucune objection à ce que l'on enseigne toutes les sciences dans nos collèges classiques : l'Eglise, notre infaillible mère, nous y autorise et nous en manifeste son désir. Il y a plus. Tout nous dit qu'il faut aujourd'hui faire la part, considérablement plus large à cet enseignement scientifique : le courant d'idées qui traverse